

CONFINEMENT MA VIE DE PROFESSIONNEL · LE DU SPECTACLE



AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

Nicolas Chapoulier

Chorégraphe

Les 3 points de suspension (St Julien-en-Genevois - 74)

D'où nous écrivez-vous ? Êtes-vous sorti.e de votre lieu de confinement ?

Je vis à Genève en Suisse.

Mais depuis plusieurs mois nous étions installés en famille à Rome, pour suivre ma compagne qui bénéficiait d'une résidence à L'Institut Suisse de Rome (l'équivalent de la Villa Médicis pour la France).

Nous avons connu la crise du Covid-19 d'abord en Italie, avec une phase très tendue. Puis, la veille de la fermeture de L'Institut Suisse, nous sommes rentrés en France en urgence pour quelques temps, avant de retrouver notre maison à Genève.

Comment avez-vous vécu la période de confinement/déconfinement ?

J'ai été un nomade du confinement, je réfléchis maintenant à poursuivre mon confinement au Luxembourg ou en Allemagne pour poursuivre ma recherche sur « c'est quoi l'Europe aujourd'hui ? »...



Qu'est-ce que cela veut dire de faire de l'art au 21^{ème} siècle ? À quelle nécessité répond au besoin d'être ensemble, de faire de la relation sociale. A quelle nécessité doit répondre la culture de demain ? Doit-elle être identifiée chez les vieux ou dans les écoles comme certains le suggèrent ? Pour moi, elle doit être partout, dans le vivant, et aussi dans les théâtres.

Non, dans la réalité, les circonstances ont pris le pas sur notre volonté. Nous n'avons rien maîtrisé, ni vraiment choisi.

J'ai connu 3 façons de vivre la crise, en Italie, en France, puis en Suisse, en un temps très très court. Aucune n'a ressemblé aux autres.

En Italie, nous étions dans un jardin doré, parce que nous étions dans un lieu de résidence, l'Istituto Svizzero, qui est un peu comme un château. La Villa Maraini est la villa la plus haute de Rome. [Je fais un aparté, la villa a dû être rétrécie parce qu'à Rome, aucun bâtiment ne peut être plus haut que la Basilique Saint Pierre du Vatican. C'est beau de voir que le Vatican est un pays dans le pays, mais qu'il a le monopole du ciel !].

Enfin bref, nous sommes partis en écourtant la résidence, en portant un peu le deuil de ne pas finir quelque chose. Le jour suivant notre départ, l'Italie a été fermée, donc nous ne pouvions pas y retourner.

Enfin, la Suisse, ses abris antiatomiques, ses hôpitaux souterrains, son armée... pour la sécurité c'est super ! En réalité, la Suisse n'a pas vraiment été confinée. Le système fédéral et démocratique suisse ne fonctionne pas comme en France ; il amène du débat alors qu'en France la décision est verticale, pyramidale, paternaliste. Ici, toute décision s'appuie sur le ci-

visme de la population. Il y avait donc des fermetures d'écoles, de magasins, mais la vie en communauté restait très vivante.

Personnellement, je vis dans un super habitat socio-coopérativo-solidaire-et-social-écoparticipatif dans le centre résilient alternatif de Genève ! Nous sommes propriétaires de notre immeuble en coopérative, donc sans être copropriétaires ; je connais tous mes voisins, on partage des jardins sur les toits, on a continué à faire l'apéritif en bas de l'immeuble chez le brasseur, nous avons un parc d'autos-partage de 10 voitures pour l'immeuble... ; ça crée du lien. On a mis l'immeuble en quarantaine, mais en continuant de partager les espaces, les terrains de jeu pour les enfants, ... c'est une vie particulière, privilégiée.

Nous avons aussi la fosse septique la plus célèbre d'Europe, à base de lombrics de compostage, donc on a des architectes de l'Europe entière qui viennent visiter notre fosse septique. Au niveau urbanistique cela crée des trucs de fous !

Quand la crise est devenue concrète en France, j'étais en train de participer à la commission d'experts Drac. J'étais avec tous ces directeurs, ces professionnels français, et le soir tout le monde a reçu un SMS : « là, il faut que tu rentres maintenant ». Bouclage des lieux.

J'ai vécu ça comme un jetlag. En Italie, on vivait avec beaucoup de gens qui ont perdu des membres de leurs familles, des proches... Il y avait une tension très forte face à la maladie et aux décès. Et comme en ce moment, l'équipe des 3 Points de Suspension travaille sur la question du deuil et du funéraire, c'était extrêmement fort.

Alors qu'en France le discours n'était pas alarmiste : « ce n'est qu'une petite grippe »...

Pour autant, c'est une période émotionnelle permanente de montagnes russes ! Entre excitation, tristesse, mélancolie, peur.

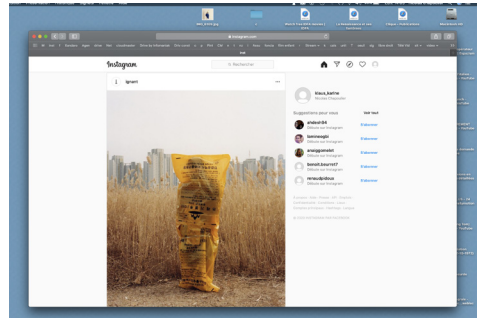
On nous parle depuis un moment du monde d'après, de collapsologie, comme si le monde allait s'arrêter de tourner. On arrive à une rupture, aux limites du monde postmoderne... et en même temps, il y a beaucoup de nostalgie de ce monde d'avant ; il y a aussi plein de trucs super... Comment cohabiter avec tous ces éléments contraires ? C'est ce qui a été le plus compliqué pour moi.

En ce moment, nous avons un ennemi invisible qui nous permet de tous nous mettre d'accord. Et cet ennemi n'est ni africain, ni communiste, ni musulman. C'est un ennemi qui nous prépare à la suite, à d'autres crises. Et bien sûr, comme personne n'a d'empathie pour les virus ou les bactéries, c'est plutôt pratique au

niveau du consensus, c'est un ennemi commun.

Mais, je veux bien me mettre du côté des virus, après les opprimés, défendons ces virus à qui on met beaucoup de bâtons dans les roues. Comme le suggère **Donna Haraway**, embrassons-nous pour vivre un écosystème bactériologique plus grand pour développer nos flores...

On appellera aussi cette période « le Jour où on s'est un peu occupé de nos enfants... », c'est une période intime assez particulière également. Pour nous, c'était très intense, surtout que nos enfants sont encore très petits (entre 3 et 6 ans).



À quoi rêvez-vous ?

Le mot rêve a été assimilé au désir, alors, un peu comme le mot Liberté, ils ont été vidés de leurs substrats, on ne sait plus trop de quoi on parle... Mes rêves nocturnes, je les garde pour moi, ils ne sont pas partageables avec le grand public !

Si la question est de savoir ce qui

m'active... au niveau, personnel, ou professionnel ou pour la société... ça ressemble aux trois vœux de la lampe d'Aladin.

Pour la société, j'aimerais que l'on arrive enfin à faire cette fameuse chaîne « main dans la main », tout autour du monde. On mettra des paddles et des bateaux pour protéger les gens sur l'eau, on construira tout au long du parcours des grands hôtels avec un peu de confort, pour que tout le monde vive un moment fort et confortable (...) J'arrête là, je dis n'importe quoi... On dirait un discours de Miss univers !!!

Comment envisagez-vous votre activité maintenant que le confinement est levé ?

Notre création « *Hiboux* » (sur la mort et le rite funéraire) n'est pas sortie comme prévue en mars. Si tout va bien, nous devrions la jouer en septembre au **Festival de la Bâtie** (Suisse). Pour nous, 2020 était une grosse année de diffusion.

Mais, il y a une mutation sociétale qui s'est passée depuis mars. Avec la crise du Covid, on a vraiment vu la chaîne entre les morts et les vivants se transformer. Il va falloir repenser notre création en tenant compte de ça.

Le gens n'ont pas accompagné leurs malades ou pu dire « au revoir » à leurs défunts. La chaîne de relation entre les morts et les vivants a été

cassée. Ça reste dans la logique de ce que nous voulions montrer : que la société moderne nous pousse à cette rupture. Mais ce qui est fou, c'est qu'en une semaine, tout le monde a accepté cette nouvelle situation, de façon immédiate.

Ce qui est intéressant, c'est de voir à quel point l'opinion publique est malléable. Je n'avais jamais vécu de moments où, de semaine en semaine, de jour en jour, on change tous d'avis, d'opinion.

Pour l'équipe des 3 Points de Suspension, c'est une période assez folle. Nous travaillons beaucoup sur la question de l'espace public. Notre secteur est donc très secoué. On a tout annulé, une année de boulot qui s'arrête net.

On s'est questionnés sur notre travail : on a l'habitude de travailler sur les espaces résilients, donc on s'est dit, comment on réinvente du théâtre pour les balcons, les téléphones, les ordinateurs... ? On est déjà dans un travail de dynamique contextuelle.

En soi, la rue ne nous intéresse pas, en tous cas, pas plus et pas moins que l'écriture d'un livre de recettes de cuisine.

Ce qui est très difficile pour moi, c'est que j'ai à la fois très envie de pratiquer cette époque et d'écrire pour elle, et à la fois, j'ai hyper envie qu'il n'y ait pas que ça. Que tout ne soit pas

passé au prisme de cette époque. Que le récit soit conditionné exclusivement par cette crise et ce qui en ressort. Les esprits sont tellement marqués, qu'il va être difficile d'en faire abstraction.

Même les anciennes créations qui sont « intemporelles » sont marquées par notre regard transformé. On le voit dans notre dernière création « *Hiboux* ». On se dit souvent « ça, on ne peut plus le dire de cette façon ». Il ne faut pas que cela influence trop le contenu : on mourait avant, on continuera à mourir, crise Covid ou pas. Il va falloir rebondir et en tenir compte : peut-être une phrase, une allusion, pour que nos textes qui ne raisonnaient plus de la même manière soient toujours en phase avec la réalité.

Quelles sont vos principales craintes à l'issue de ce confinement ? Vos espoirs ?

L'époque est là et on ne peut pas passer outre. C'est très intéressant, et cela me donne très envie de composer avec elle, d'enfourcher des tigres, de manger des sandwiches/jambon beurre au fond d'une cale ! Mais, c'est surtout très excitant, j'ai envie de profiter de cette excitation, même si ça fait peur parfois (on ne connaît pas quel goût aura le jambon !).

Parfois, c'est énervant parce qu'il y a plein de moments où l'on voudrait aller vite. Nous avons un dizaine de créations en préparation, mais tous

les calendriers sont chamboulés ; la crise va avoir des effets sur 3 ou 4 années.

C'est étonnant de se dire que la culture peut se déplacer, irradier partout. Chez Les 3 Points, on ne choisit plus entre salle ou espace public. On adore les deux, on adore raconter des histoires, composer des récits qui participent au vivant. Des récits d'identité, construits de millions de couches : qui on est ? Dans quelle société vit-on ? Et de tous ces dialogues qui circulent entre les deux.



En ce moment, il y a des injonctions, des récits, des peurs... on sent que tout est meuble. Toutes nos certitudes sont spongieuses dès qu'on insuffle quelque chose de plus vaste que soi, on a besoin de temps pour absorber.

Je pense aussi à « *La stratégie du choc* » de Naomi Klein (comment tu asservis des civilisations, tu détruis une personnalité en lui administrant des chocs divers afin d'obtenir une « page blanche » sur laquelle on

pourrait écrire une nouvelle personnalité), cette stratégie qui est plutôt mise au service du grand capitalisme, peut aussi agir pour les récits. C'est très violent, barbare ; au niveau de la dissonance cognitive également, les choses ont bougé, on croit en quelque chose et tout s'écroule. Ce virus a ébranlé en moi quelque chose de très profond. Dans ma vie, je suis toujours dans la projection, dans l'avenir. Là, depuis trois mois, je suis accroché par les ongles à une paroi et dès que j'essaye d'attraper un truc, je glisse.



Quels sont vos projets à venir ?

Notre prochaine création sera autour de la thématique du futur... Du coup, cette situation de blocage, c'est du pain béni ! Il y a beaucoup de mécanismes de relations au passé, au présent, au futur : en premier lieu, un agenda et comment cela norme nos semaines ; le calendrier scolaire, les saisons, plus les imprévus coronachelou.

On travaille également à créer un

jeu de tarots avec des figures de la modernité.

Pour lire ton avenir, tu peux tirer la carte « déconfinement » ou « trader » ou « Donald Trump ». Le principe des tarots, c'est de poser une question (souvent intime) et d'avoir une réponse donnée par des formes symboliques. Donc, nous voulons jouer sur ça : poser une question et obtenir une réponse qui raisonne avec des figures symboliques de notre modernité, une mythologie au sens de celle de Barthes. L'idée est de faire raisonner un état intérieur avec un état collectif.

On veut continuer à inventer des façons de s'embrasser, de se regarder dans les yeux, de se prendre dans nos bras, sans avoir peur. L'art, le vivant en a besoin.

On en revient à la nécessité. À quels besoins répondent les causes ? En ce moment, on a besoin de contacts humains.

On a envie également de créer des petites formes par téléphone : conversation avec un inconnu ou proposer du temps avec un meilleur ami inconnu ; par exemple, vous vous devrez mutuellement quinze minutes par semaine ou par mois, d'écoute, de conseils, ...

L'idée est de travailler sur les espaces relationnels, des endroits où on réinvente des rituels de relations via le téléphone portable. On hésite entre

confronter les gens avec des algorithmes ou des comédiens qui feraient des permanences. Vous auriez par exemple, quatre sujets de conversation au choix :

1. Les pins, ma passion
2. Schopenhauer
3. Le jetski, mon autre passion
4. Conversation libre.

Ensuite, dans un autre projet, on veut travailler sur l'intensité. A partir d'un livre de **Tristan Garcia** « *La Vie intense : une obsession moderne* », c'est un jeune philosophe/romancier lyonnais qui est génial. C'est pour faire écho à l'injonction sociétale anthologique d'être dans une vie intense. Mon boulot, mon couple, le chocolat doivent être intenses sous peine de passer à côté de ma vie. Ce régime « d'être intense » ça veut aussi dire des périodes de creux, et **Garcia** dit que l'on vit plus de périodes de gueule de bois que d'intensité. Il fait également référence aussi à des valeurs plus de gauche et à leurs promesses d'intensité : le retour à soi, l'instant présent, le yoga, regarder une feuille pousser,...

C'est quoi le juste milieu de ça ? Je voudrais en passer (ou revenir en ce qui nous concerne) à la performance du cirque pour parler de ça. Le cirque amène des moments grisants, de dopamine, d'adrénaline grâce au geste parfait.

Que reprenez-vous de cette période ?

Collectivement, on vit plein de nouveaux rituels collectifs et on a envie d'en inventer d'autres. On ne sait plus comment se dire bonjour, comment trinquer, on applaudit ensemble... Chez moi, la première fois, cela a été une émotion forte, complément folle. Le mélange des strates émotionnelles était incroyable. Au-delà de la culture, la spontanéité, le besoin d'exploser collectivement... ce sont des petits moments de réinvention qui sont très touchants. Quand cela s'installe, on voit bien la faiblesse des choses, mais cela reste important.

Et l'art dans tout ça ?

L'Art a besoin de casser le cadre. Parfois, j'ai l'impression que tous les artistes font la même chose : tout le monde veut répondre à la question du théâtre, mais le théâtre on s'en fiche, il ne pose pas de question ! C'est l'histoire du théâtre dans lequel tu veux t'inscrire pour exister dans un courant historique, c'est très touchant, l'histoire.

En fait, je crois que les programmations normées sont un facteur de pauvreté artistique. Pour moi, le renouveau de la culture passera par les programmeurs. Comment vont-ils réinventer leurs propositions ?

On voit poindre un sursaut des institutions qui réfléchissent à de nouvelles

formes, parfois à réinventer la poudre. C'est un peu vertigineux, sans savoir jusqu'où les gens peuvent aller. Créer des spectacles corona compatibles, cela ne me dérange pas. On compose toujours avec quelque chose et avec une époque. Pour certains, c'est de la langue de bois, pour moi, le langage n'est que récit. L'Art n'a pas de limites, mais pour lui laisser la place, c'est plus compliqué, plus prenant parce qu'on ne sait pas encore faire ça. Peut-être qu'il faudra en faire moins, mais en faire mieux, autrement.

Quand je vois que l'on laisse la mise en scène du monde à des entreprises de marketing et des boîtes de management, pour moi c'est abandonner les rêves et le vivant à des normes, à des cadres imposés par d'autres. C'est tristounet.

Heureusement, certains (artistes et programmeurs) s'emparent déjà de ça, mais je crois que c'est une minorité. Alors que nous sommes aujourd'hui devant une cimaise, un mur blanc où l'on peut tout accrocher !

S'il faut rappeler la force de l'Art, et si j'en reviens à la mort, avant que **Dante** n'invente le purgatoire, il n'y avait que l'enfer et le paradis. Cela faisait 100 ans que c'était dans l'air, mais c'est le poète qui l'a matérialisé pour la première fois. Il a écrit un livre et cela a créé un espace psycho-géographique qui a transformé l'au-delà, et le rapport des hommes avec la mort.

La poésie a transformé le monde de l'au-delà. Je trouve cela beau et fou qu'un poète ait ce pouvoir.

Aujourd'hui, on voit les limites du monde moderne : c'était génial, il nous promettait que tous nos sacrifices allaient nous amener un jour à quelque chose de mieux. Du coup, on aimait cette croissance à tout prix qu'il nous imposait. On a commencé à avoir des difficultés à appréhender ce qui finit, dépérit, s'arrête, comme la maladie, ... La crise du Covid pose question là-dessus.

C'est un moment charnière, il nous faut recréer des règles, des normes différentes. L'art est là pour faire ça. C'est flippant, on a tous envie de changer les choses, on a un terrain favorable avec l'opinion publique

J'aime cette phrase « J'attends patiemment que quelque chose me bouleverse, prenne toute la place ». Je ne sais pas ce qui arrivera, ça peut partir dans tous les sens. C'est ce qui est excitant et troublant à la fois.

En ce moment, les scientifiques du CERN (Organisation européenne pour la recherche nucléaire installée à côté de Genève) ne savent plus dans quelles directions chercher. Ils ont plein de questions mais le champ des possibles est tellement vaste, qu'ils ne savent plus où aller.

Il faut réinterroger nos pratiques. Que les lieux ne se sentent pas enfermés,

ils créent un égrégoire, un objet physique dont ils sont prisonniers comme les artistes. Du coup, l'Art reste confiné dans des lieux sacralisés qui lui sont dédiés. La rue est concentrée sur l'espace public, l'art contemporain est presque celui qui s'ouvre le plus mais il reste souvent cantonné aux musées et galeries, le cinéma dans la grande salle, le théâtre dans les théâtres... J'adore chacune de ces disciplines et ces formats, vraiment, je ne revendique pas comme un rebelle qui ne fait que râler. Je pense qu'il faut conserver l'élite ou l'élitisme et encore une fois j'adore ça, mais il faut aussi compléter avec d'autres propositions ; l'art est encore absent à certains endroits. Pour ma part, il y a plein d'endroits où j'ai envie de vivre des expériences artistiques et cela me manque. C'est un de mes besoins. J'ai envie de plus de choses comme la *Carte Blanche* portée par Tino Sehgal au Palais de Tokyo : c'était une expérience fabuleuse. Il a vidé le Palais pour s'en ré-emparer différemment.



J'ai envie de plus de ça. Et je pense que les gens aussi. Allons dans d'autres endroits pour faire d'autres choses !

Je ne crois pas à la créativité des artistes seuls, je crois en la créativité des intelligences collectives. Programmeurs et artistes doivent travailler ensemble. Les programmeurs ne sont pas que des programmeurs, ils doivent avancer, prendre des risques dans la proposition. Qu'est-ce que cela veut dire de faire de l'art au 21^{ème} siècle ? À quelle nécessité répond au besoin d'être ensemble, de faire de la relation sociale. À quelle nécessité doit répondre la culture de demain ? Doit-elle être identifiée chez les vieux ou dans les écoles comme certains le suggèrent ? Pour moi, elle doit être partout, dans le vivant, et aussi dans les théâtres.

Il y a des théoriciens qui travaillent sur ce sujet : **Nicolas Bourriaud**, **Paul Ardenne** sur l'art contextuel et d'autres...

Que changeriez-vous pour le monde du futur ?

Je retiens les questions que pose **Bruno Latour** dans « *Où atterrir ?* » : À quoi tu tiens ?

Pour moi, ce qui mériterait de ne pas reprendre, c'est l'aviation. On peut faire autrement.

Il y a la question des ressources

vitales, essentielles : il faut plus d'agriculteurs ; peut-être faut-il revoir les priorités et proposer que chacun travaille une semaine, un mois par an auprès d'un agriculteur. D'accord, c'est un peu Bobo, mais pourquoi pas ? C'est pour le bien de tous. Nous traversons une crise du futur, c'est une page blanche. Comme souvent dans l'histoire du monde.

Racontez-nous un témoignage, une anecdote vécue dans cette période si particulière

Nous vivons dans un immeuble avec plein de gens, beaucoup de fenêtres, et une vue très dégagée sur d'autres immeubles aussi grands, c'est une vue très spectaculaire ; et le troisième

jour, tous les gens aux fenêtres se sont mis à crier comme des loups, et on se serait cru dans une forêt sauvage. Il y avait un truc d'animalité incroyable. On était tous sonnés, mais on a hurlé à nos fenêtres ! Cela m'a fait penser aux carnivals, à la fête des fous, à la fête dans l'espace public où tout le monde se lâche. C'était une soupape intense. Le cri du loup, c'est primal, instinctif...

Je retiens aussi que pendant cette période, j'ai appris à faire du vélo à mon fils aîné (6 ans). Cela allait arriver un jour ou l'autre, mais j'ai été plus attentif. En plus, en ce moment, il apprend à lire ; les mots, les signes prennent sens, c'est plutôt chouette de partager ça avec lui.



**En savoir plus sur la compagnie
Les 3 points de suspension :
<http://www.troispointsdesuspension.fr>**

JUN 2020

CONFINEMENT : MA VIE DE PROFESSIONNEL·LE DU SPECTACLE

Éditeur : Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant //
Directeur de la publication : Nicolas Riedel

Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant est soutenue financièrement par le ministère de la Culture / Drac Auvergne-Rhône-Alpes et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.



La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

33 cours de la Liberté - 69003 Lyon
04 26 20 55 55

contact@auvergnerrhonealpes-spectaclelivant.fr
www.auvergnerrhonealpes-spectaclelivant.fr

SUIVEZ-NOUS SUR   